

lait à un chat que j'aimais beaucoup. Ce fut un véritable scandale et le rappel de cet action inconsidérée couronna longtemps la série de reproches que l'on m'adressait : « Il a fait ceci, il a fait cela... et, enfin, il a fait boire son chat dans la tasse de la reine Hortense... »

La tasse m'a suivi à travers la vie et je l'ai retrouvée un jour flottant au milieu des meubles de mon salon en ruines, sur l'eau sale des inondations. La soucoupe seule a été brisée.

§

Le **Journal des Satyres** est une affreuse plaisanterie faite contre un grand journal par un autre grand journal, son ennemi. Il faut dire cela, parce que beaucoup de gens, même du métier, y ont été pris et ont cru à une entreprise scandaleuse. Cette publication, qui n'aura pas sans doute de lendemain, m'a paru tout à fait inoffensive, mais l'art du découpage perfide y est poussé assez loin, et il est certain que, ainsi groupés, les passages un peu libres, tels qu'ils abondent dans le roman et le théâtre contemporain, y prennent une valeur fâcheuse. Mais aucun ne dépasse les limites de nos mœurs. Tout ceci, à titre de curiosité et pour calmer les imaginations lointaines.

R. DE BURY.

LES THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *Le Goût du Vice*, comédie en 4 actes, en prose, de M. Henri Lavedan (10 avril) *Cher Maître*, comédie en 3 actes, en prose, de M. Fernand Vandérem (8 juin). — THÉÂTRE DES ARTS : *Le Chagrin dans le Palais de Han*, drame en 5 actes, de M. Louis Laloy, d'après le drame chinois de Ma-Tcheu-Yen (XIV^e siècle), musique de scène de M. Grovlez. — Une Chinoiserie. — Memento.

Le Goût du Vice est une jolie comédie. On connaît M. Henri Lavedan, son esprit, sa manière légère, faite d'observation et de moquerie. C'est un moraliste, mais un moraliste qui ne pousse rien au noir, qui prend tout en plaisanterie. Il pourrait montrer plus de force, plus de hardiesse. Il a des qualités d'émotion, de sincérité. Il y a du satiriste en lui, et même assez mordant. Tout cela, il l'a prouvé quelquefois. *Le Marquis de Priola*, par exemple. Mais voilà. Il semble avoir surtout le souci de plaire. Alors, volontairement, il adoucit ses traits, modère son ton, n'égratigne rien qu'il ne pense aussitôt d'une indulgente amulette. Il a ainsi conquis un grand public, ses comédies ont toujours un grand succès et l'on s'arrête au moment de le blâmer de faire si peu tant on sait qu'il serait capable, s'il le voulait, de faire davantage. C'est ainsi que *le Goût du Vice*, qui aurait pu avoir des côtés de pamphlet, reste dans la meilleure note Comédie-Française. M. Lavedan a voulu nous montrer avec cette pièce que la dépravation de certains individus est souvent pure affectation. C'est peut-être vrai ? Que de gens jouent aux cyniques, aux

corrompus, — dans le domaine des sentiments, car, dans le domaine des idées, c'est une autre affaire, — qui sont, de leur vraie nature, les meilleurs êtres du monde, les caractères les plus « papa ». Histoire d'étonner la galerie, de se donner un genre, comme ces romanciers qui inventent les histoires passionnelles les plus abracadabrantes, dans des décors créés de toutes pièces par leur imagination un peu folle. Le lecteur se dit, en les lisant : « Quel gaillard ! » alors que tout cela est uniquement de la littérature et que l'auteur est, dans le privé, l'être le plus bourgeois qui soit. Le danger, quelquefois, c'est que cette affectation devient une seconde nature, dont on ne se défait plus que sous l'effet d'une secousse morale. C'est un peu l'histoire des deux héros du *Gout du Vice*. Le jeune romancier Lortay écrit des romans pornographiques. Le plus récent a un titre suggestif : *les Derniers Outrages*. Lortay écrit cela parce que cela se vend et fait de lui un individu curieux pour ses lecteurs et surtout ses lectrices. Il a pour secrétaire dans ces jolis travaux sa propre mère, la femme la plus respectable, qui corrige les épreuves, tient la comptabilité, fait la correspondance, etc. M. Lavedan nous a montré là une Maman Cardinal d'un nouveau genre, la Maman Cardinal littéraire, qui doit exister, parbleu ! tout comme l'autre. Quant à vous en choquer, j'espère bien que vous n'y penserez pas. Le dévouement maternel n'a pas de bornes, on l'a dit souvent, et c'est bien vrai. Une mère ! Rien ne coûte à une mère ! J'ai eu comme ami, dans ma jeunesse, un délicieux jeune homme que les scrupules n'embarrassaient pas. Il commit à plusieurs reprises d'assez vives escroqueries, aidé en cela, le mieux du monde, par sa vieille mère. Et n'allez pas croire, chez celle-ci au moindre calcul, ni qu'elle en profitât. C'était dans le plus complet désintéressement, par pure adoration. Ce même fils devenu plus tard un parfait Alphonse, elle détaillait béatement les petits cadeaux que lui faisaient les femmes, heureux de voir si bien payés les charmes de ce beau jeune homme. Excellente femme ! Elle était un peu bête, à dire le vrai. N'empêche qu'elle demeure pour moi l'image de l'amour maternel dans ce qu'il a de plus réussi. Donc, le romancier Lortay écrit ses romans pornographiques pour les motifs que j'ai dits. La fille de son éditeur, Lise Bernin, se prend à cela. C'est une demoiselle qui met toute son application, dans son horreur du bourgeoisisme, à être une jeune fille extraordinaire. Elle voit en Lortay, d'après ses livres, le mari rêvé pour une jeune fille comme elle. Elle se fait d'abord connaître à lui au moyen d'une correspondance enflammée, signée d'un nom d'emprunt. Elle se présente ensuite chez lui, fait sa déclaration, révèle sa supercherie, et Lortay voyant à son tour en elle la seule femme qui puisse le comprendre, ils décident de s'épouser. Mais l'un et l'autre n'ont que le goût du vice. Leur immoralité n'est que super-

ficielle. La vocation, le fonds manquent. Les premiers mois passés, la façade tombe. Chacun s'analyse, et analyse l'autre. L'ennui arrive, le désenchantement. Tous deux s'entêtent, pourtant. Lortay fait la cour à une camarade, Lise flirte de son côté avec un snob, et tout casserait pour de bon sans le secours d'un brave honnête homme d'ami qui leur montre qu'au fond ils ne sont pas vicieux du tout, qu'ils sont au contraire deux 'bonnes petites natures, ayant tout ce qu'il faut pour s'adorer bien bourgeoisement. Tout cela fort bien conduit, spirituel, des caractères bien dessinés. Je regrette de n'avoir pas le texte de la pièce pour vous donner quelques-uns des mots, des traits dont elle est pleine. Il y en a de fort jolis. L'esprit de M. Lavedan a cet intérêt qu'il comporte toujours une critique juste, qu'il vise toujours quelque chose de notre vie, de nos mœurs. Seulement, voilà ! A y regarder d'un peu près, tout cela est bien anodin.

Le Goût du Vice est joué avec cet ensemble qu'on ne trouve, on ne le dira jamais assez, qu'à la Comédie-Française. M^{me} Pierson joue comme M. Dessonnes, qui joue comme M^{lle} Piérat, qui joue comme M. Grandval, qui joue comme M^{lle} Maille, et M. Bernard, nouveau venu, a déjà presque attrapé le tour de la Maison. On sent que les femmes joueraient aussi bien les rôles d'hommes, et les hommes les rôles de femmes, et n'étaient les costumes on ne ferait pas bien la différence. C'est la perfection.

Cher Maître, de M. Fernand Vandérem, est une œuvre plus sérieuse. C'est une comédie de caractères, traitée avec une ironie assez vive, qui touche par moments au haut comique. Le héros est un illustre cher maître, avocat aux gros honoraires, ancien député et ancien ministre, futur académicien, et au demeurant un sot complet. Peinture plus fidèle qu'on ne serait peut-être tenté de le croire. On se fait des mondes d'illusions sur de tels gens. Il semble bien d'ailleurs qu'on ait un penchant à juger les hommes sur leurs fonctions. La place fait tout. On ne va pas plus loin. On dit : un grand avocat, un grand ministre, un grand militaire, un grand fonctionnaire, etc., et l'on part de là pour en faire des hommes supérieurs. En réalité, tous ces bonshommes n'ont que leur adresse, l'importance qu'ils se donnent. Ils ne tiennent qu'à distance. Mais fréquentez-les, lisez leurs productions professionnelles, écoutez-les parler. Vous les verrez tels qu'ils sont : des hommes nullement extraordinaires, sans nulle hauteur d'esprit, et souvent même pas très intelligents. M. Vandérem a eu la bonne idée d'en dégonfler un, sur notre scène la plus officielle. Applaudissons. On ne manquera jamais assez de respect à tous ces Daumiers qui n'en imposent qu'aux benêts. En plus d'un sot, le cher maître de M. Vandérem est d'ailleurs un peu joli monsieur. Devenu riche et célèbre, il n'a plus que dédain pour sa femme Henriette, qu'il ne trouve plus à la hauteur de son mérite, de sa réputa-

tion et de sa fortune. « Un homme supérieur, dit-il, devrait pouvoir changer de femme aux différentes étapes de sa carrière. » Eh ! eh ! bien des hommes arrivés ont dû penser de même plus d'une fois. Certains même ont eu l'aplomb de rompre leur première union pour convoler plus brillamment. Nous en avons des exemples dans notre société contemporaine. Cela n'est pas beau, d'ailleurs, cela indique de piètres individus. Natures de parvenus, il n'y a pas d'autre mot. La malheureuse Henriette, jolie, pourtant, et aimante, est donc reléguée au rang de maîtresse de maison, pendant que son mari fait la roue, pérore, intrigue, et va de conquête en conquête avec ses belles clientes. Mais un jour elle est aimée, elle aime, et sous l'influence de cet amour qui la fait revivre, elle perd sa résignation, sa soumission. Un jour de désobéissance plus marquée, une explication a lieu entre les époux. C'est une bonne scène, pleine de ce haut comique dont j'ai parlé. Bafouée par son mari, Henriette proclame son amour. A cet aveu, le cher maître s'écroule. Cocu, un homme comme lui ! Il songe d'abord à divorcer, mais le vide lui fait bientôt peur. Il sent qu'il a besoin de sa femme, comme d'une chose à dominer. Il la garde donc, et elle y consent, renonçant à son amour. Un dénouement un peu arbitraire et le point faible de la pièce, il me semble ? Que de pièces finissent ainsi mal, en finissant bien. M. de Féraudy et M^{me} Lara ont bien joué les deux principaux rôles de *Cher Maître*.

Je ne savais pas M. Louis Laloy si savant. J'avais vu, jusqu'ici, sous sa signature de docteur ès-lettres, des articles de critique musicale, je crois. Il paraît qu'il sait le chinois. Un de ses amis m'a même assuré qu'il l'apprend. C'est sans doute pour nous faire juger de ses progrès dans l'étude de cette langue qu'il a adapté pour le Théâtre des Arts le drame du poète chinois Ma-Tcheu-Yen : **Le Chagrin dans le Palais de Han**. C'est au reste une fort jolie chose — tout comme *le Sicilien* de Molière et le fragment des *Fêtes d'Hébé* de Rameau, qu'on jouait le même soir, — et que le Théâtre des Arts a montée avec son goût habituel. Costumes, décors, sont une merveille. A côté des artistes qui récitent leur rôle, il y a les danseuses, dans leurs évolutions réglées avec autant de science que de grâce, tout cela aux rythmes d'une musique curieuse, qui n'émeut peut-être pas beaucoup, mais qui a son charme tout de même. Proférons, à ce sujet, quelques mots de mélomane. La musique du *Chagrin dans le Palais de Han*, à défaut de peu plausibles révélations neuves, s'avère une séquence de motifs chinois congrûment harmonisés par M. Grovlez, de manière à conférer à l'auditoire une impression orientale, idoine au sujet. Une pareille musique se dénonce avant tout, très péremptoirement, debussyste par essence, tant pour le mélodique que pour l'orchestration. Le poète sonore

que s'atteste avec éminence l'auteur des *Jardins sous la Pluie*, ne laisse pas en effet de nous donner souventes fois une impression d'orientalisme requérant notre charme, par le louable autant que judicieux emploi, selon telles pages, de la gamme dite chinoise. Vous voyez que c'est simple.

M. Louis Laloy a eu le bon goût d'ornez le programme du *Chagrin dans le Palais de Han* de son portrait en chinois. Cette chinoiserie m'en a rappelé une autre, que je veux vous raconter. J'ai connu dans le temps, quand j'étais jeune, un jeune Chinois à qui je donnais quelques leçons de français. C'était un garçon fort élégant, depuis peu à Paris, et qui habitait Place de la Madeleine. Comme je m'étonnais un jour de le voir toujours habillé à l'européenne, sa natte soigneusement cachée sous son vêtement, et lui demandais pourquoi il délaissait ainsi son costume national, il m'en donna la raison. « J'étais trop remarqué, me dit-il. Le soir, quand je me promenaissur le boulevard, toutes les femmes me tiraient la queue. »

MEMENTO. — Les Escholiers : *Monsieur de Preux*, pièce en 3 actes, en vers, de M. Gabriel Nigond. *La Reconnaissance*, pièce en un acte, de MM. Mounier et L. Michel (14 juin). — Porte-Saint-Martin : *Le Vieux Marcheur* (première à ce théâtre), comédie en 4 actes, de M. Henri Lavedan (22 juin). — Comédie-Française : *Le Respect de l'Amour*, comédie en un acte, en prose, de M. Lionel Laroze (22 juin).

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

Concerts. — *Les Dessous d'un tutu*, lettre ouverte de M. Gustave Téry à M. le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Grâce à l'envahissante actualité théâtrale, je suis fort en retard avec les concerts, desquels d'ailleurs, privé du don d'ubiquité, je dus manquer pas mal. Le **Concert avec orchestre de la Nationale** fut l'un des plus ternes qu'onques cette société nous ait offerts. Il est assurément difficile de juger à première audition une œuvre aussi importante que la *Deuxième Symphonie* de M. Witkowski. Il ne m'a pas semblé pourtant que l'auteur y ait perceptiblement dégagé sa personnalité des influences que dénonçaient ses débuts. On en reçoit l'impression d'un ouvrage des plus honorables, empreint d'aspirations élevées, témoignant d'évidents progrès techniques, mais ne trahissant nul indice de quelque évolution originale. M. Witkowski reste, en somme, un des plus distingués disciples de M. V. d'Indy. Toujours sur le terrain symphonique, MM. Henri Mulet et Paul Le Flem ont été rarement aussi mal inspirés que, le premier, dans sa *Fantaisie Pastorale*, et l'autre avec *les Voix du Large*. Quant aux mélodies ou poèmes chantés de MM. de Lioncourt,